

LA DERNIÈRE LEGENDE



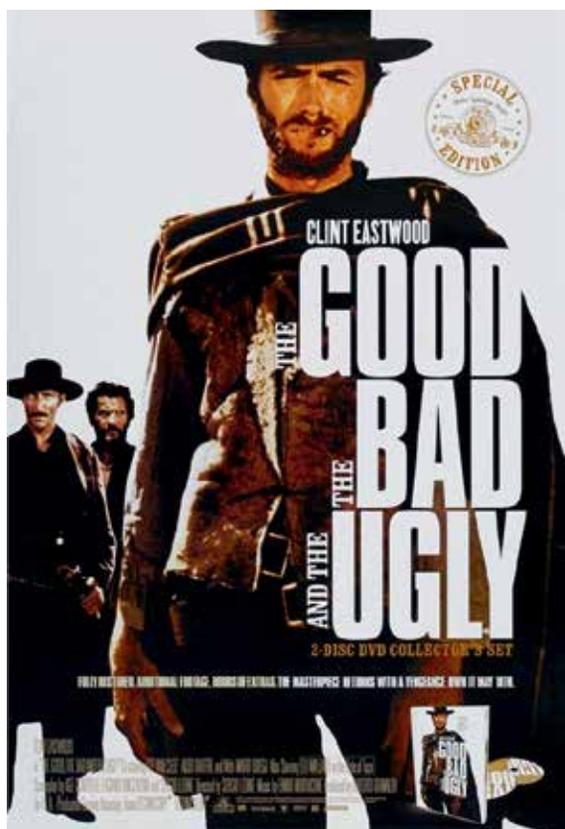
Imaginez les plaines de l'Ouest américain. Derrière la porte à double battant d'un saloon se cachent Dirty Harry, le « bon » des westerns spaghetti, mais aussi un entraîneur de boxe et un vétéran raciste. En 62 années de carrière, Clint Eastwood a campé autant devant que derrière la caméra. **Rencontre lors de son dernier tournage** en France avec un papi de génie.

Par **Manon Volland**

En 2020, le Clint du « bois de l'Est » soufflera ses 90 bougies, tout en restant, gageons-le, toujours aussi inépuisable et séduisant. Eastwood, c'est surtout un visage que l'on ne peut oublier et qui se creuse un peu plus à chaque apparition à l'écran. Chaque ride semble raconter un peu de l'histoire et de la personnalité de ses héros, telle l'impressionnante veine qui parcourt la droite de son front. Une veine qui porte les traces des près de 90 films associés à son nom, dont une quarantaine en tant que réalisateur. Retour sur cette figure impénétrable du cinéma hollywoodien.

ROWDY YATES

Clint Eastwood, c'est avant tout un physique. Et un physique qui semble se bonifier avec le temps. A peine sorti de sa matrice, Clint Eastwood fait déjà des jaloux : avec ses 5,2 kg, c'est le nourrisson le plus gros de la maternité. Un physique qui le mène tout droit à un diplôme de maître-nageur, ce qui lui vaut d'échapper au front de la guerre de Corée, en devenant professeur de natation au camp militaire de Fort Ord. Ce même camp où il commence sa carrière d'acteur, repéré par un assistant réalisateur, lors d'un tournage dans la cantine, pour son physique hors pair et ses 1,95 m. Une taille qui le mènera sur le petit écran, dans la série *Rawhide*. Affublé de son premier chapeau de cow-boy, il y campe un vacher peu bavard mais sûr de lui. Des caractéristiques qui récapitulent à merveille le jeu d'Eastwood sur le plateau de tournage, mais également en dehors de celui-ci. Une tendance à l'immobilité et au minimalisme qu'il résume habilement : « Gardez vos yeux ouverts et votre grande gueule fermée ! »



Le Bon, la brute et le truand, 1966.



Clint Eastwood et Jean Seberg, 1969.



Clint Eastwood et Sondra Locke, 1969.

HARRY LE CHAROIGNARD

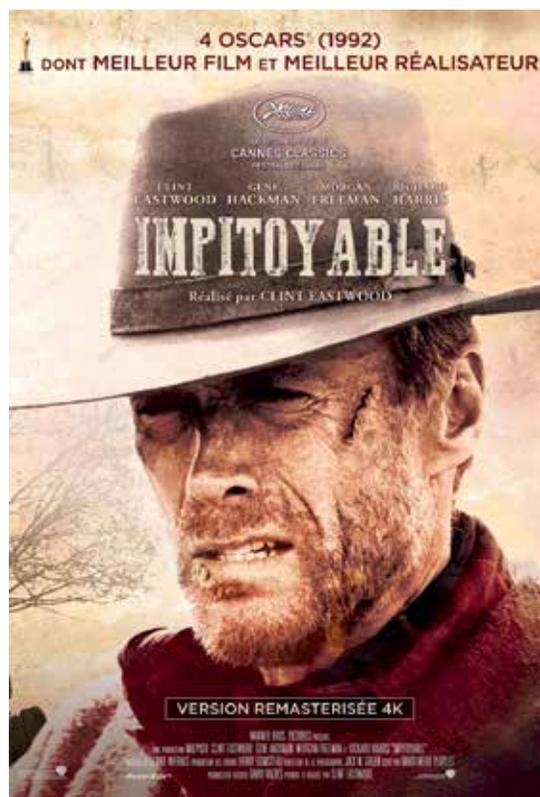
Impénétrable, Eastwood mise donc tout sur l'intensité de son physique, que ce soit auprès de l'industrie du cinéma ou... des femmes. Véritable bourreau des cœurs, il enchaîne les conquêtes presque autant que les films, ce qui lui vaut une progéniture d'au moins sept enfants légitimement reconnus. Côté officielles, il n'en est « qu'à » sa huitième relation ; côté informelles et de non confirmées, les chiffres défilent tout comme les noms célèbres, de Catherine Deneuve à Jean Seberg, Maggie Johnson, sa première épouse, lui offre deux enfants, mais également l'occasion de vivre son premier adultère public, avec l'actrice Sondra Locke, en couverture du magazine *People*. Le Californien n'en est toutefois pas à son coup d'essai, ayant déjà papillonné avec une danseuse, qui lui donnera une fille, restée secrète jusqu'en 1989. Il promettra monts, merveilles et rôles principaux à la comédienne, avant de se rétracter, refusant de partager le haut de l'affiche. Deux avortements plus tard, ils se séparent, tandis qu'elle publie une autobiographie le dépeignant comme un « monstre ». Une aventure avec une hôtesse de l'air et deux enfants après, c'est au tour de l'actrice Frances Fisher de tomber sous le charme d'Eastwood, avec qui elle aura une fille. Bati-fofant à tout rompre, il entame pourtant sa plus longue liaison avec la présentatrice Dina Ruiz, marquée par un mariage en douce à Las Vegas, une fille et un divorce après 17 ans de vie commune. Suite à une courte aventure avec l'ex-compagne du nouvel amant de son ex-femme (vous me suivez?), l'Américain coule des jours heureux aux côtés d'une employée de son hôtel à Carmel, Christina Sandera. Par les temps qui courent, être un homme à femmes prêt à balayer ses dames pour sa carrière n'est pas ce qu'il y a de plus tendance... Mais rassurons-nous, Eastwood a un jour déclaré que son seul « véritable amour » resterait son amour de jeunesse, une inconnue qu'il voulait épouser à 25 ans. Malheureusement, il fut forcé de la quitter et de la pousser à avorter sous la pression de ses parents. Les prémices d'une mauvaise octalogie ?

L'HOMME SANS NOM

Si Eastwood semble entretenir une relation compliquée avec les femmes de sa vie, celle qu'il tente d'établir avec ses enfants est bien autre. Longtemps absent du paysage parental, il rattrape le temps perdu en partageant l'affiche avec eux ou en leur offrant de composer la musique de ses films. Eastwood fait de la place sur le devant de la scène à ses enfants, alors qu'il n'a jamais su le faire avec ses femmes. S'il s'essaie à créer une carrière à sa progéniture, qu'en est-il de lui-même ? J'appelle, non pas un, mais deux réalisateurs sur l'éstrade : Sergio Leone et Don Siegel. Le premier lui offre le rôle qui fera que Sophia Loren dira de lui qu'il est « la plus grande star masculine d'Italie » : « l'homme sans nom » de *La Trilogie du dollar*. Le second l'accompagnera sur cinq productions, d'*Un shérif à New York* (1968) à *L'Exadé d'Alcatraz* (1979) en passant par l'un de ses personnages majeurs, *L'Inspecteur Harry* (1971). Deux cinéastes à qui Eastwood doit toute sa carrière et qu'il enterre symboliquement à la fin de son deuxième film, *L'Homme des Hautes Plaines* (1973), en gravant leurs noms sur des pierres tombales. On pourrait ajouter un troisième réalisateur à cette liste, Ted Post. Ami de l'acteur, il réalise le film *Pendez-les haut et court* (1968), une coproduction de United Artists, qui le représente jusqu'alors, et Malpaso Productions, société de production créée par Eastwood. Ce dernier a ainsi toutes les cartes en main pour imposer ses choix sur la production du film. Au même moment, il est pressenti pour jouer dans un autre film aux côtés d'Omar Sharif, mais celui-ci refuse, décrétant qu'Eastwood n'est pas assez connu pour partager l'écran avec lui. Le film est un fiasco, tandis que *Pendez-les haut et court* déclenche la critique et le box-office, propulsant Eastwood au rang de star.



Pendez-les haut et court, 1968.



Impitoyable, 1992.

BILL MUNNY

Après plus d'une trentaine de productions en tant qu'acteur, Clint Eastwood réalise enfin son premier long métrage, *Un Frisson dans la nuit* (1971), pour lequel il est devant et derrière la caméra. Véritable succès commercial, *Life* le sacre « star de cinéma la plus populaire du monde », une consécration qu'il prendra très à cœur en enfilant l'habit de *L'Inspecteur Harry* la même année, puis à quatre autres reprises. Au fil de sa carrière, il se consacre de plus en plus à la réalisation, ne jouant l'acteur que plus rarement. En 1982, il réalise et produit *Firefox, l'arme absolue*. Eastwood endosse cette nouvelle fonction afin de pouvoir assister au montage du film, ce qui est formellement interdit pour un *simple* réalisateur. Il reprendra les mêmes rôles dans la plupart de ses productions futures, pour affirmer sa position de pouvoir. Son arrogance et son autorité sont au centre de nombreuses querelles cinématographiques : en 1976, il renvoie le réalisateur du film *Josey Wales hors-la-loi* pour différends artistiques, menant à l'établissement de la « règle Eastwood » visant à protéger le réalisateur d'un membre de l'équipe artistique ou technique. Il en est de même en 1985 sur le tournage de *Haut les flingues !*, où le réalisateur Richard Benjamin modifie l'entièreté de la production pour plaire à Eastwood. La liste de ces anecdotes est presque aussi longue que la carrière de l'Américain, dont on dit qu'il a « horreur de l'échec ». Polémique à part, il doit attendre 1993 pour obtenir la reconnaissance qu'il mérite, du point de vue d'Hollywood. Avec *Impitoyable*, qui est nommé à neuf reprises aux Oscars et obtient la statuette du meilleur film et, surtout (!), celle du meilleur réalisateur, Eastwood atteint les étoiles et s'inscrit officiellement comme la légende qu'il était déjà. Consacré « meilleur western depuis 1956 », l'élève a donc dépassé le maître.

FRANKIE DUNN

Un an plus tard, l'année *Pulp Fiction*, le Festival de Cannes lui offre la présidence de son jury. Eastwood alterne réalisation et jeu d'acteur à un rythme effréné : réalisant en moyenne un film par an, il a pour habitude de terminer ses films juste à temps pour correspondre avec les dates butoirs de sélection des grands prix du cinéma. Quid de bâcler certaines prises ? L'Américain dit préférer la spontanéité de la première prise, jusqu'en 1992 du moins, où il semble privilégier la qualité de la prise et accepter d'offrir des rôles aussi importants que le sien à d'autres acteurs. Depuis, la question ne se pose plus et le nouveau siècle signe l'apogée d'Eastwood. Il compose la musique de *Mystic River* (2003) et présente le film au Festival de Cannes, sauvant ainsi le « pire festival qu'il y ait jamais eu », reçoit quatre Oscars pour *Million Dollar Baby* (2004), s'offre son plus grand succès en tant que réalisateur avec *Gran Torino* (2008), repartant avec une Palme d'honneur cannoise, est élu personnalité préférée des Américains en 2009 et obtient son plus grand succès commercial avec *American Sniper* (2014). Autant de films que de thématiques abordées, du rêve américain à la politique et à la marginalité.



Million Dollar Baby, 2004.

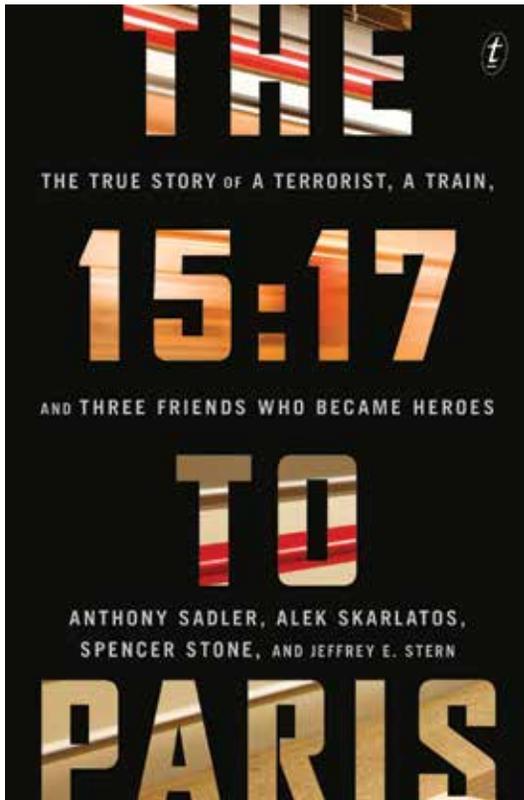


Gran Torino, 2008.

WALTER KOWALSKI

Si Clint Eastwood s'évertue à transmettre à son public une histoire plutôt qu'un message, de nombreux thèmes émergent de ses univers. Les Etats-Unis et ses différents maux en sont les plus évidents : le Californien incarne l'image de réussite du rêve américain et est l'ambassadeur emblématique de son pays. Déjà dans la série *Rawhide*, on le décrit comme « le petit », le fils idéal ; dans *Pink Cadillac* (1989), il représente la jeunesse américaine roulant avec la Cadillac rose du King Elvis et dans les westerns-spaghettis, il personnifie le cow-boy iconique des plaines de l'Ouest. Et l'Inspecteur Harry ? Policier aux méthodes controversées accusé de fascisme, il représente l'anti-héros que l'Amérique réclame dans le contexte de la guerre du Viêt-Nam. Un personnage qui a marqué la culture populaire, principalement pour son .44 Magnum et son célèbre « Do I feel lucky ? », « Well do ya, punk ? ». Des anti-héros, il y en a partout dans ses films, difficiles à aimer de prime abord, avant d'attraper au vol un destin plus humaniste, à la Frankie Dunn dans *Million Dollar Baby* ou à la Walter Kowalski dans *Gran Torino*, qui dépasse ses préjugés raciaux pour aider sa communauté. Une collectivité souvent dépeinte comme gangrenée par un système qui, « si l'on ne fait pas attention, va dans le mauvais sens », constituant le Graal contre lequel s'érigent les personnages d'Eastwood. A cette notion de pseudo-démocratie est intrinsèquement liée celle de politique : président meurtrier dans *Les Pleins Pouvoirs* (1997), film de guerre « à contre-courant » dans *Lettres d'Iwo Jima* (2006), question raciale dans *Invictus* (2009) ou encore manque de position sur le sulfureux *J. Edgar* (2011), célèbre patron du FBI. Dans son œuvre, tout se joue en clairs-obscur, avec des personnages oscillant entre le bien et le mal, grand leitmotiv de la fiction américaine.

Eastwood mise donc tout sur l'intensité de son physique, que ce soit auprès de l'industrie du cinéma ou... des femmes. Véritable bourreau des cœurs, il enchaîne les conquêtes presque autant que les films.



The 15:17 to Paris, 2018.



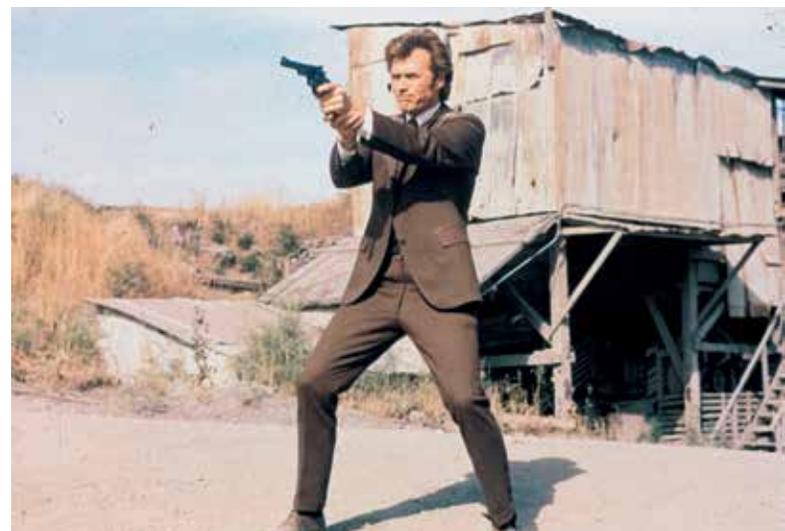
Sur le tournage de *The 15:17 to Paris*, septembre 2017.

CLINT EASTWOOD

Si la politique fait partie intégrante de la destinée des personnages d'Eastwood, il en est de même de son propre parcours. Connu pour son inclination républicaine, il a voté pour la première fois à 22 ans, pour Dwight D. Eisenhower. En 1968, il s'allie à Richard Nixon, puis apporte son soutien à Ronald Reagan dans les années 1980, en lui accordant même d'utiliser la fameuse réplique de *L'Inspecteur Harry*, «Go Ahead! Make my Day!». Il s'engage également en politique, en devenant maire de la ville de Carmel en 1986. Il soutient Mitt Romney en 2008 et en 2012 et prononce à cette occasion un discours resté dans les annales. Un monologue proféré devant une chaise vide représentant le président Obama. «En regardant cette chaise, j'ai pensé: Oh, c'est Obama. Il ne va pas au travail. Il ne va pas au Congrès pour passer un accord. Pourquoi est-il donc assis à la Maison-Blanche?» Face à cet humour douteux, les réactions sont mitigées, mais Obama répond par un tweet le représentant en personne assis dans le fauteuil présidentiel, annonçant «Ce siège est pris». En 2016, Eastwood se prononce sur les élections présidentielles et provoque un tollé. En cause, une interview avec le magazine *Esquire*, durant laquelle il estime qu'il ne peut «que voter Trump». Eastwood serait-il finalement le réac homophobe et raciste dépeint à travers *L'Inspecteur Harry*? Lui qui se défend comme étant pro-choix, contre les armes à feu, contre le réchauffement climatique, contre la guerre, est à l'inverse même des partisans traditionnels de Donald Trump. Comme à son habitude, Eastwood languit dans une zone de clairs-obscur et nous force

à reconsidérer notre idée du supporter «trumpiste» moyen. Il se justifie en clamant qu'il est temps de «knock everything off» pour secouer cette «génération de mauviettes». Dans ses films, il dénonce une démocratie aux droits bafoués, où la communauté ne remplit pas son rôle de lien entre les individus. Dans la réalité, qu'a-t-il pensé de cette même démocratie qui a élu un candidat n'ayant pas eu le vote de son peuple?

Comme dans les films d'Eastwood, le bien et le mal ne sont pas forcément là où on les attend. Si le réalisateur a une personnalité complexe à cerner, il n'en reste pas moins que personne ne peut se targuer d'une aussi belle longévité. En février prochain sortira son nouveau film, *The 15:17 to Paris*, racontant l'histoire réelle de l'attaque djihadiste qui a eu lieu dans un Thalys en août 2015. Présent à Arras (Pas-de-Calais) sur le lieu même de l'incident, affublé de sa traditionnelle tenue d'Américain, à savoir une casquette, une veste de survêtement, des jeans et des baskets, Papi Eastwood semblait bien loin de la retraite. Et on aime ça! —



L'Inspecteur Harry, 1971.